

CONSIDÉRATIONS N° 334.

GÉNÉRALES

Sur l'Education physique et morale de l'Enfant
depuis le moment de la naissance jusqu'à la
septième année ;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 28 décembre 1815, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine,*

PAR S. A. LEFEBVRE, né à Noirmoutier,

Département de la Vendée.

*Reddere qui voces jam scit puer, et pede certo
Signat humum, gestit paribus colludere, et iram
Colligit ac ponit temerè, et mutatur in horas.*

HORATII, de Arte poet.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examineur.*
M. SUE.
M. THILLAYE, *Examineur.*
M. DES GENETTES, *Examineur.*
M. DUMERIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU, *Examineur.*
M. RICHERAND, *Examineur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MADAME VEUVE LEFEBVRE.

*O vous , tante chérie , qui avez pris soin de mon enfance ,
et qui m'avez élevé avec toute la tendresse et la sollicitude de
la meilleure mère , recevez aujourd'hui l'assurance de ma
reconnaissance , en me permettant de vous offrir cet opuscule
comme une bien faible marque de mon très-sincère attachement
et de mon profond respect.*

S. A. LEFEBVRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

AVANT-PROPOS.

LORSQUE je me suis décidé à présenter ces considérations générales sur l'éducation physique et morale de l'enfant depuis le moment de la naissance jusqu'à la septième année, je n'ai pas eu pour but d'agrandir le domaine de la science, je n'y aurais pas réussi; des plumes plus exercées que la mienne s'en sont occupées, et n'ont rien laissé à désirer. Si, avant d'écrire, j'avais consulté mon goût, j'aurais gardé le silence longtemps, pensant bien qu'il faut que les idées soient mûries par la méditation et la réflexion avant de les soumettre à l'impression; mais le devoir m'en était imposé; j'ai fait tous mes efforts pour le remplir. Connaissant la faiblesse de mes moyens, je n'ai pas balancé un instant à m'entourer des auteurs qui pouvaient me guider en m'éclairant; j'ai puisé dans leurs ouvrages ce qui m'a paru le meilleur et le plus convenable à mon sujet; j'ai cherché à combattre quelques-unes de leurs opinions: je me suis contenté d'indiquer le nom de quelques maladies propres à l'enfance; je n'ai pas essayé de faire connaître la thérapeutique, mon plan eût été trop vaste; je n'aurais pu le tracer d'une manière convenable, car je n'ignore

pas combien cette partie de l'art de guérir a de difficulté, et combien elle mérite de fixer l'attention des plus vieux praticiens.

Si cet opuscule n'est pas reçu trop défavorablement par MM. les Professeurs qui en seront les juges, je serai parvenu au but que je me suis proposé d'atteindre. Puisse leur approbation être la plus douce des récompenses de mes peines et de mes veilles !

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

Sur l'Education physique et morale de l'Enfant, depuis le moment de la naissance jusqu'à la septième année.

Si l'homme, en fournissant sa carrière, est toujours, par sa frêle existence, exposé aux dangers qui le menacent, l'enfant, dont l'organisation est plus tendre et plus délicate, doit demander de grands soins de la part des personnes qui sont près de lui, pour le soustraire aux périls qui l'entourent. C'est surtout au moment de sa naissance que cet être intéressant réclame ces secours, à cette époque de la vie où il est incapable de faire aucun usage de ses organes, encore trop faibles et trop débiles. Un des meilleurs moyens pour parvenir à écarter tous les maux qui sont près de l'accabler, est de veiller soigneusement à son éducation physique et morale, qui a pour objet la santé du corps, la culture de l'esprit et les affections de l'âme bien dirigées.

C'est souvent de la mauvaise éducation, et quelquefois des erreurs de nos pères que découle la source féconde des infirmités qui remplissent notre vie, et que l'on peut tarir, du moins jusqu'à un certain point, en éloignant toutes les causes qui rendent l'enfant languissant, en le mettant en proie à la douleur.

De l'Education physique.

Quoiqu'à proprement parler , l'éducation ne commence qu'à la naissance , je pense cependant avec *Tourtelle* que la manière de vivre de la femme enceinte influe beaucoup sur la conservation de l'enfant , et que , dès le moment de la conception et pendant toute la durée de la grossesse , elle doit s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de son fruit , conserver la tranquillité et le calme de l'âme , se livrer à des passions douces et paisibles , se distraire par des jeux et des amusemens agréables , respirer un air pur , fuir celui qui est chargé de vapeurs fétides et humides , ne point user ses forces par des exercices fatigans , s'assujettir à un régime convenable à son état , à sa constitution et à son âge ; éviter de faire usage de liqueurs fortes et spiritueuses ; boire peu de vin et de café , qui , pris habituellement , peut produire l'avortement , d'après l'auteur déjà cité , en augmentant le cours de la circulation. La femme grosse doit dormir plus que celle qui ne l'est pas ; elle évitera les veilles , les promenades en voiture ou à cheval , la compression occasionnée par des vêtemens étroits ; elle ne jouira que rarement des plaisirs de l'amour , qui , souvent répétés , entretiennent dans l'utérus un orgasme tel , qu'il peut donner lieu à l'avortement , en faisant affluer vers la matrice une quantité de sang plus grande que celle dont elle a besoin pour le développement du fœtus.

Aussitôt après l'accouchement , et avant que la mère présente le sein à l'enfant , on doit s'occuper de faire la ligature du cordon ombilical , le faire avec soin et d'une manière convenable ; rechercher si le nouveau-né n'a pas de défauts dans sa conformation , et y remédier ; enlever ensuite l'enduit visqueux qui recouvre ordinairement son corps : on y parvient en employant de l'huile ou tout autre corps gras , que l'on essuie légèrement (M. le professeur *Dubois* et M. *Daniau* pensent qu'on ne doit pas l'enlever , surtout dans les pays chauds , où l'enfant est plus exposé au

trismus) ; on lave ensuite l'enfant dans de l'eau tiède , à laquelle on peut ajouter un peu de vin , suivant l'usage , et l'on procède à l'habillement , comme je le dirai bientôt.

Au moment de la naissance de l'enfant , les devoirs de la mère augmentent et s'agrandissent. La nature a élaboré dans ses mamelles et préparé pendant la gestation un liquide destiné à nourrir le nouveau-né ; la mère doit donc elle-même lui donner le sein , et ne pas le confier au soin d'une nourrice étrangère , à moins qu'elle n'en soit dispensée par des raisons légitimes , telles qu'une trop petite sécrétion de lait , sa mauvaise qualité , la conformation vicieuse du mamelon , la phthisie pulmonaire , ou quelque autre maladie , ainsi que quelques affections morales.

L'allaitement est un devoir sacré pour toutes les mères qui jouissent d'une bonne santé ; aucune femme ne refuserait de remplir cette tâche importante , si elle connaissait les avantages nombreux que retirent celles qui obéissent aux lois de la nature , et quels malheurs elles s'épargnent en étant tout-à-fait mères , comme le dit fort bien J. J. Rousseau dans son *Emile*. « En n'ayant pas la « douleur de voir partager le droit de mère , ou plutôt l'alié-
« ner ; de voir son enfant aimer une autre femme autant et
« plus qu'elle , de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa
« propre mère est une grace , et que celle qu'il a pour sa mère
« adoptive est un devoir. Car , où j'ai trouvé les soins d'une mère ,
« ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?... »

Cette crainte seule devrait engager toutes les femmes à nourrir ; mais si elle ne suffisait pas , la conservation de leur santé devrait du moins leur en dicter la loi. Celles qui nourrissent sont moins sujettes à la fièvre de lait , leurs lochies sont moins abondantes ; elles évitent un grand nombre de maladies qui accablent souvent celles qui n'allaitent pas , telles que les engorgemens , les ulcères , le squirrhe et le cancer de la matrice , parce que l'utérus devient un nouveau centre où se portent les humeurs. Cette action longtemps continuée l'affaiblit , lui fait perdre son ressort , et donne

lieu à des écoulemens leucorrhéïques ou à d'autres maladies. Les femmes qui n'allaitent pas sont en outre plus exposées que la véritable mère à avoir des dépôts et des rhumatismes qui leur enlèvent leur repos et leur tranquillité, en les faisant cruellement souffrir ; « ce qui provient , dit M. *Gardien* , de l'abondance plus « grande de la transpiration , de l'augmentation de sensibilité, qui « rend la femme plus susceptible d'éprouver une impression funeste de la part du froid. »

Quelques mères se refusent à nourrir leurs enfans par un motif de coquetterie (la crainte de déformer leur gorge) ; elles ignorent que celles qui allaitent la conservent plus long-temps : on peut citer à l'appui les femmes grecques et romaines, et les géorgiennes, dont tous les voyageurs vantent la beauté des formes , quoiqu'elles soient nourrices.

D'après les avantages nombreux que procure l'allaitement, les mères qui n'ont aucune raison valable ne peuvent donc pas se dispenser d'être nourrices ; elles doivent remplir les intentions de la nature, tout le leur prescrit et leur en fait un devoir. O femmes ! voyez si , parmi les animaux , les mères refusent d'allaiter leurs petits ; imitez-les, et ne craignez pas d'altérer la beauté de ces formes gracieuses qui ne vous furent données que pour cet usage. Vous serez toujours belles et intéressantes, votre plus précieux agrément sera d'être mères ; surmontez un préjugé mal établi ; nourrissez vous-mêmes l'enfant que vous avez porté neuf mois dans votre sein ; armez-vous de courage pour vous mettre au-dessus de ce qu'on pourra vous dire pour vous en détourner, et acquitez-vous de cette tâche importante dont votre fils chéri vous dédommagera chaque jour, à tout moment, par une caresse ou un sourire ; mettez le complément à la maternité ; vous êtes sûres par-là , en captivant tous les hommes , de les fixer pour la vie ; et, en effet, quel serait le père dont le cœur assez dur ne s'ouvrirait pas au plaisir que devra nécessairement lui causer un tableau aussi touchant ? il n'en existe pas ; tous, au contraire , par-

tageront avec empressement les soins que son état exige , et qui sont de leur ressort.

Le lait de la mère est, de tous les alimens, celui qui convient le mieux au nouveau-né; elle ne doit donc pas le lui refuser; celui d'une nourrice ne peut le remplacer; il ne possède pas les mêmes qualités, et il n'est pas approprié au besoin de l'enfant. Cependant, lorsque la mère est dans l'impossibilité d'allaiter, elle doit faire choix d'une nourrice qu'elle aura toujours sous les yeux, afin qu'elle puisse l'observer plus facilement. Les qualités que doit avoir une nourrice demandent la plus grande attention. Il faut qu'elle soit nouvellement accouchée, que son lait soit bon, qu'elle soit à la fleur de l'âge, d'un embonpoint médiocre, d'une santé robuste, et non altérée par les maladies, surtout par le scorbut ou quelque virus, d'un caractère doux et gai, de bonnes mœurs; elle ne doit se rendre accessible qu'aux émotions agréables, et éviter les passions fougueuses: son régime sera approprié à ses forces; il faut que sa manière de vivre se rapproche le plus possible de celle qu'elle avait avant d'être nourrice, pourvu qu'elle fût sobre: on ne doit du moins la changer que peu à peu. Sa chambre sera claire, spacieuse, exempte de vents coulis, d'une très-grande propreté, et d'une température moyenne. L'air qu'elle respire doit être pur; elle doit même respirer celui de la campagne, si la chose se peut, éviter le froid, prendre un exercice modéré, qui, loin de lui être nuisible, lui devient au contraire très-utile. On doit faire en sorte que la femme que l'on choisit pour allaiter ne soit pas rousse, et que ses seins ne soient pas trop volumineux; les mamelons doivent s'irriter et se relever promptement par la succion.

Les plaisirs de l'amour ne lui seront pas entièrement interdits, quoique plusieurs auteurs les proscrivent. M. Gardien pense qu'une nourrice forte et vigoureuse ne doit pas se priver de tout commerce avec son mari, surtout lorsqu'elle en a contracté l'habitude; c'est la violence qu'elle est obligée de se faire pour anéantir ses

désirs peut la jeter dans la tristesse et la mélancolie , altérer son lait, ou en diminuer la sécrétion.

Jamais la nourrice ne doit donner le sein aussitôt après avoir fait usage de quelques alimens , ou s'être laissé aller à un emportement de colère ou à une frayeur ; elle doit attendre quelques instans , ainsi qu'après un excès dans les plaisirs de Vénus.

L'usage du maillot, dont on se servait autrefois , et qui n'est encore que trop répandu aujourd'hui en beaucoup d'endroits , doit être abandonné. Il consistait à coucher l'enfant sur un morceau de toile à moitié usée , recouvert d'un linge en futaine , à lui allonger les jambes , à lui étendre les bras le long du corps , et à serrer fortement le tout avec une bande depuis les pieds jusqu'à la tête , ou seulement à attacher le linge avec des épingles. Tous les auteurs se sont élevés avec raison contre ses inconvéniens. En effet, la compression exercée par le maillot et continuée longtemps , devait empêcher le développement de l'enfant, en ne permettant pas à ses parties d'exécuter les mouvemens nécessaires à leur accroissement.

L'attitude droite et allongée qu'il est obligé de conserver jusqu'à ce que la nourrice le change de langes est extrêmement fatigante et contraire. On en acquiert la certitude en examinant la propulsion marquée des animaux à la flexion des membres , surtout pendant le repos et le sommeil. Les nourrices , dit M. *Gardien* , en emmaillotant les enfans , donnent presque toujours à leurs jambes une position contre nature , quelque soin qu'elles prennent de les bien arranger.

L'enfant ainsi emmailloté ne peut pas respirer librement , puisque la poitrine , étant serrée , n'admet dans sa capacité qu'une petite quantité d'air , insuffisante pour développer convenablement les poumons. Le maillot, exerçant aussi sa pression sur l'abdomen , ne permet pas aux organes que cette cavité renferme d'exécuter avec facilité les fonctions qui leur sont propres , par la gêne extrême

qu'ils éprouvent : de là vient que la respiration , la digestion , la nutrition , etc., ne se font qu'avec peine et languissent. Si l'on a tant de peine à abandonner la méthode de faire souffrir l'enfant , en lui donnant pour ainsi dire des fers aussitôt sa naissance , on doit , je pense , l'attribuer , d'après J. J. , « aux grandes oppo-
« sitions de la part des nourrices , à qui l'enfant bien garrotté ,
« donne moins de peine que celui qu'il faut surveiller constam-
« ment ; d'ailleurs sa malpropreté devient plus sensible dans un
« habit ouvert , il faut le nettoyer plus souvent. » La santé de l'enfant exige que la nourrice ne soit pas assez négligente et même assez barbare pour le laisser croupir dans la malpropreté ; elle doit avoir le plus grand soin de le nettoyer aussitôt qu'il est sali par les excréments , qui , par leur séjour prolongé sur la peau , l'excorient , en produisant de l'inflammation qui lui cause une douleur plus ou moins vive , qu'il ne peut manifester que par les cris qu'elle lui arrache.

D'après le désavantage et les accidens occasionnés par le maillot , on doit donc renoncer à son usage. Les peuples sauvages , qui n'en connaissent pas l'emploi , et dont les enfans sont grands , forts , vigoureux , et bien faits , se contentent de les vêtir sans les serrer , et ayant soin que leurs membres soient libres et puissent exécuter tous leurs mouvemens sans éprouver la moindre gêne. Voilà l'exemple que les mères devraient suivre. Celles qui ne peuvent s'y décider , dans la crainte mal fondée que la faiblesse de l'enfant ne lui fasse contracter une mauvaise conformation des membres , à cette époque de la vie où les os , semblables à de la cire molle , sont si faibles , qu'ils peuvent conserver les impressions reçues , doivent , après avoir eu le soin d'appliquer un petit bandage autour de l'abdomen pour soutenir le cordon ombilical , et même pour prévenir une hernie de cette partie , ne pas serrer le maillot , et éviter de se servir d'épingles , qui peuvent devenir dangereuses en blessant l'enfant , comme le prouvent les observations d'*Underwod* et de *Dehaën*. La coiffure dont on se sert doit

être d'une étoffe légère , capable de préserver la tête des intempéries de l'air ; on ne doit jamais la fixer au moyen d'un lien qui passe sous la gorge. « La tête , dit *Baudelocque* , devrait n'être
 « couverte que d'un béguin et d'un bonnet , le cou garni d'un
 « fichu , la poitrine et les bras vêtus d'une petite chemise , et
 « d'une camisole appelée *brassière* , et le reste du corps , depuis les
 « aisselles jusqu'aux pieds , enveloppé d'un linge de toile et d'un
 « autre de laine , dont on relevera l'excédant au-devant des
 « jambes. »

Lorsque l'enfant croît en âge , son habillement doit être toujours simple , et ne jamais le comprimer. C'est avec raison que le philosophe de Genève dit dans son *Emile* : « Les membres d'un
 « corps qui croît doivent être tous au large dans leurs vêtemens ;
 « rien ne doit gêner leurs mouvemens ni leur accroissement.
 « Rien de trop juste , rien qui colle au corps. L'habillement fran-
 « çais , gênant et malsain pour les hommes , est pernicieux , surtout
 « aux enfans. Les humeurs stagnantes , arrêtées dans leur circula-
 « tion , croupissent dans le repos qu'augmente la vie sédentaire et
 « inactive , se corrompent , et causent le scorbut ; maladie tous les
 « jours plus commune parmi nous , et presque ignorée des anciens ,
 « que leur manière de se vêtir en préservait : ce qu'il y a de mieux
 « à faire , est de les laisser en jaquette le plus long-temps possible ,
 « puis de leur donner un vêtement fort large. »

Les vêtemens doivent varier suivant les saisons et les pays ; il ne faut pas qu'ils soient trop chauds , surtout lorsque l'enfant s'amuse à jouer et à s'exercer en plein air ; il oublie alors qu'il fait froid , et devient moins sensible à son action. L'enfant ne doit pas porter de col , de jarretières , et tout ce qui peut serrer son corps. La forme de l'habillement peut varier suivant le goût ; elle n'influe en rien sur la santé , pourvu qu'elle ne comprime pas le corps. Le point essentiel est qu'il ne faut pas accabler l'enfant sous le poids des vêtemens dont on le couvre souvent , sous le prétexte de le garantir des intempéries de l'air. Il est prouvé , dit *Tourtelte* , que ,

toutes proportions gardées, l'enfant est moins sensible qu'un adulte aux impressions du froid ; et je crois que l'action modérée d'un air frais sur les organes les fortifie en contribuant à leur développement, tandis qu'un air chaud les affaiblit et les énerve. C'est donc pour éviter cet inconvénient qu'il faut avoir le soin de ne pas surcharger l'enfant de vêtemens. D'ailleurs il y a encore un autre inconvénient à trop couvrir l'enfant ; c'est de le rendre plus sensible aux impressions de l'air , et de l'exposer à contracter plus facilement des catarrhes : on doit donc plutôt l'accoutumer au froid , il en sera moins incommodé.

Tant que l'enfant ne marche pas , on doit se contenter de lui faire porter des bas de laine ou de coton ; et ce n'est que quand il fait usage de ses petites jambes qu'on doit lui donner des souliers assez larges pour ne pas le gêner. Il doit avoir plusieurs rechanges, afin qu'on puisse toujours le tenir propre , ce qui est indispensable pour sa santé. Il est nécessaire que l'habillement des petites filles , quoique différent par la forme , réunisse les conditions que j'ai fait connaître en parlant de celui des garçons.

Après avoir fait connaître les inconvénients du maillot , et après avoir indiqué quelle attention mérite le choix des vêtemens , je vais m'entretenir un instant d'un objet qui semble m'éloigner de mon sujet , et appartenir plutôt à la seconde enfance et à l'âge de puberté ; mais comme j'ai vu des petites filles de six ans , et même de cinq , exposées à son inconvénient , on me pardonnera sans doute d'en dire ici quelques mots. Je veux parler des corps de baleine, très-communs autrefois, et qui commencent aujourd'hui à tomber en désuétude. Les auteurs ont fait connaître tous les désavantages de ces corps ; ils ont énoncé tous les accidens auxquels sont exposées les petites filles qui en font usage. On ne peut se dissimuler qu'ils ne soient nuisibles sous plusieurs rapports : 1.^o en déformant la poitrine , puisqu'ils compriment les côtes inférieures, et tendent à faire prendre à la poitrine la forme d'un cône dont le sommet est en bas , et la base en haut, ce qui est contraire aux

organes contenus dans cette cavité, et dont la partie la plus large est en bas. Ils ont donc besoin, pour bien se développer, que le thorax conserve sa forme naturelle, c'est-à-dire qu'elle soit plus large en bas qu'en haut. Les côtes, retenues par ces corps, ne pouvant s'élever et s'abaisser convenablement, empêchent que la respiration ne se fasse avec facilité; elle devient courte et précipitée, puisque la poitrine, par son extrême compression, ne peut se dilater et admettre dans sa capacité la quantité d'air suffisante à la parfaite exécution de cette fonction. 2.^o En dérangeant la nutrition, puisque ces corps portent leur action sur l'abdomen par leur longueur excessive, et qu'ils diminuent la grandeur de cette cavité: l'estomac, soumis à cette pression constante, ne peut se dilater convenablement, surtout lorsqu'il est plein d'alimens; il est refoulé, soit vers la région hypogastrique, soit vers le diaphragme; il comprime les autres viscères qui l'avoisinent et en empêche le libre exercice: les digestions se font mal, et la nutrition est lésée. Le diaphragme et les muscles abdominaux servant d'auxiliaires à l'estomac ne peuvent l'aider dans ses fonctions, à cause des corps qui en empêchent les mouvemens. 3.^o En troublant la circulation, qui se fait d'autant mieux que l'exercice des deux fonctions précédentes est plus libre. 4.^o Ils peuvent, dans un âge plus avancé, donner lieu à plusieurs autres accidens. On devrait donc renoncer à s'en servir; on éviterait ainsi beaucoup de difformités et de souffrances.

L'enfant est à peine sorti du sein de sa mère, que des sages-femmes, et même des accoucheurs, sont dans l'habitude de lui administrer de l'eau sucrée, ou de lui donner un peu de manne ou de sirop de chicorée, pour lui faire évacuer le méconium qui s'est amassé dans ses intestins pendant la grossesse. D'autres préféreraient lui faire donner le premier lait de la mère: ce liquide, appelé *colostrum*, est clair et très-séreux; il est regardé par ceux qui l'emploient comme purgatif, et plus propre pour obtenir l'évacuation que l'on désire que tous les laxatifs dont on se sert à cet effet.

Cependant il est des médecins qui ne lui accordent pas cette propriété, et qui disent qu'il conserve trop peu de temps sa sérosité pour qu'on puisse le différencier du lait ordinaire; ils prescrivent d'en remplacer l'usage par les moyens indiqués plus haut. Ma pratique est encore trop peu étendue pour me permettre de décider si ceux-ci ont raison; mais je crois, malgré cela, que le colostrum seul convient à cette époque, et je m'appuie de l'exemple des animaux, dont les femelles présentent les mamelles à leurs petits aussitôt qu'ils sont nés, et qui n'ont pas besoin d'autre moyen pour expulser le méconium formé dans leurs intestins. Je pense que l'on peut se dispenser d'employer les remèdes usités par ceux qui ne reconnaissent pas la propriété purgative du colostrum, et qu'ils doivent remplacer leur emploi par de l'eau sucrée simple, et éviter avec soin les cordiaux que l'on fait prendre à l'enfant pour remédier à sa faiblesse, et lui faire rendre les mucosités qui sont contenues dans sa bouche: on ne doit y avoir recours que dans le cas où l'enfant est très-faible, ou dans un état de mort apparente; alors ces secours peuvent lui être utiles; car on doit chercher à le ranimer par quelques eaux aromatiques, ou par du vin chaud donné pendant quelque temps, afin d'exciter ses forces.

Les auteurs sont partagés sur le laps de temps qu'on doit laisser écouler après la naissance de l'enfant avant de le présenter au sein de la mère. Les uns recommandent d'attendre vingt-quatre, ou trente-six, et même quarante-huit heures pour le faire téter, et *Levret* conseille de ne pas le faire avant que la fièvre de lait soit passée; d'autres au contraire veulent qu'on lui présente le mamelon aussitôt qu'il est né. Je pense que ces deux extrêmes sont à éviter, et qu'il est à propos de faire téter l'enfant lorsqu'il crie, et lorsqu'il semble indiquer par ses petits gestes qu'il cherche le sein de la mère: dût-on faire plusieurs tentatives inutiles, on ne doit pas se lasser. Si le nouveau-né ne crie pas, et si les seins de la mère ne sont pas distendus, on peut attendre quelques heures :

« Pendant ce temps , dit M. *Gardien* , le nouveau-né s'accoutume
 « au nouvel élément qu'il respire ; il rend les flegmes qui tapis-
 « sent son gosier. » L'allaitement commencé de bonne heure est le
 meilleur moyen de prévenir la fièvre de lait ; en n'agissant pas
 ainsi , et laissant au contraire s'écouler un plus long laps de temps ,
 les mamelles s'engorgent par l'accumulation du lait , elles se dis-
 tendent , se gonflent , deviennent douloureuses , et exposent la
 femme à diverses incommodités qui la font plus ou moins souffrir.
 L'enfant lui-même ne retire pas l'avantage qu'il devait attendre
 du colostrum , car sa sérosité diminue considérablement après la
 crise de la fièvre. Si l'enfant n'a pu prendre le mamelon avant
 la fièvre de lait , à cause de la tension du sein , il faut attendre
 que cette révolution ait eu lieu , et le présenter de nouveau à la
 mamelle.

Jusqu'à l'âge de trois ou quatre mois , l'enfant n'a besoin pour
 toute nourriture que celle que lui donne sa mère en lui prodigant
 son lait , et que la nature ne cesse de préparer dans son
 sein ; son estomac trop faible ne pourrait en digérer d'autre. Il
 y a cependant des enfans dont l'appétit est tel , que , quoiqu'ils
 tètent beaucoup , on est obligé d'ajouter au lait de la mère une
 autre nourriture peu de temps après leur naissance ; mais ces
 exemples rares ne peuvent faire loi , et les nourrices ne doivent pas
 gorger l'enfant de nourriture , dans la crainte qu'il ne meurt d'in-
 digestion.

La mère ou la nourrice doivent présenter le sein à l'enfant cha-
 que fois qu'il a faim ou soif , et non pas comme le font beaucoup
 de femmes toutes les fois qu'il crie ; car son estomac se surcharge-
 rait d'alimens , et il ne pourrait les digérer. On me demandera sans
 doute s'il est bien facile de distinguer les cris de l'enfant occa-
 sionnés par la souffrance de ceux qui indiquent ses besoins ;
 je serai peut-être embarrassé pour répondre ; cependant je pense
 qu'une mère , avec un peu d'habitude , y parviendra aisément. « La
 « faim , dans son principe , dit *Tourtelle* , ne produit pas la dou-

« leur , et lorsque l'enfant éprouve le besoin de téter , il le témoigne par des signes non équivoques avant de crier. »

Le lait des animaux peut , jusqu'à un certain point , suppléer à la petite quantité que la mère fournit quelquefois ; et il vaut mieux s'en servir , en ayant soin de l'affaiblir avec partie égale d'une décoction d'orge , que de confier l'enfant à une nourrice qui n'aurait pas les qualités que demande son état.

Lorsque l'enfant a acquis un peu de force , et qu'il est parvenu à l'âge de trois ou quatre mois , il faut commencer à associer au lait de la mère , dont il doit toujours continuer l'usage , une nourriture un peu plus solide et d'une digestion facile ; il ne faut pas non plus qu'elle soit donnée en trop grande abondance ; on doit mesurer sa quantité aux besoins de l'enfant.

L'opinion des auteurs n'est pas la même pour décider quelle est la nourriture la plus convenable à cet âge : les uns recommandent la bouillie , et les autres en blâment l'usage. *Saucerotte*, *Tourtelle*, *Zimmermann*, *Rosen* et plusieurs autres pensent que la bouillie faite avec des farineux non fermentés ou avec la farine même claire , est très-nuisible , en occasionnant à l'enfant des aigreurs , des coliques , des diarrhées , des convulsions , etc. Je serais porté à partager leur avis , d'après ce que m'ont dit plusieurs praticiens instruits , et d'après une observation qui m'est propre. Je vais la rapporter en peu de mots. Etant à la campagne , il y a quelque temps , je fus appelé pour un enfant de six mois et demi attaqué de vers. D'après le rapport que me fit la mère , l'enfant était dans de fortes convulsions ; j'observai le petit malade , je m'informai s'il avait rendu des vers : on me répondit par la négative : je ne reconnus aucun des symptômes de cette affection. Je demandai quelle était la nourriture dont il usait habituellement ; la mère me montra une bouillie épaisse , faite avec de la farine d'orge : j'en défendis l'usage , et voulus qu'elle la remplaçât par une panade préparée avec une croûte de pain blanc , bien trempée dans un léger bouillon de poulet. Elle

produisit l'effet que je désirais ; les convulsions ne se manifestèrent plus , et l'enfant s'est porté comme auparavant.

Mais parmi ceux qui préconisent la bouillie , il y a tant de praticiens recommandables et dont le mérite contre-balance celui des médecins qui la proscrivent , que je ne puis me permettre de prononcer si l'on doit faire usage de cette nourriture , ou en rejeter l'emploi ; je laisse à un autre plus capable que moi le soin de décider cette question. Cependant qu'il me soit permis de dire , d'après M. le professeur *Dubois* et M. *Daniau* , que je pense que , dans cette diversité d'opinions , il vaudrait mieux se servir de biscuit de mer , ou d'une croûte de pain bien cuit , avec lesquels on ferait , à l'aide de lait frais et tiède , une soupe légère que l'on donnerait plusieurs fois par jour à l'enfant.

A mesure que l'enfant avance en âge , la mère doit rendre sa nourriture plus substantielle , en se servant de panades préparées avec du pain et du bouillon de viande. Lorsqu'on est arrivé à ce temps , M. *Gardien* dit que la meilleure manière de préparer ces panades est celle indiquée par M. le professeur *Alphonse Leroy*. On commence par faire du bouillon avec un morceau de veau et deux ou trois onces de bœuf ; on prend ensuite de la croûte de pain , que l'on fait bien bouillir , et on ajoute du bouillon à mesure qu'elle se gonfle : on doit y mettre quelques aromates , et on ne sale ce bouillon qu'avec du sucre ; car dit M. *Alphonse Leroy* , « le sucre est le sel qui convient à cet âge , et que les « enfans trouvent tout formé dans le lait de la mère. »

Quoique l'enfant prenne une nourriture succulente et substantielle , la mère ne doit pas lui refuser le sein , il a encore besoin de son lait. Elle peut , il est vrai , se dispenser de le lui accorder aussi souvent , mais elle ne peut l'en priver entièrement ; ce n'est que lorsqu'il est en état de se passer de son lait qu'elle doit le sevrer. Ce moment varie suivant la constitution de l'enfant : je ne puis donc établir un terme fixe pour le sevrage ; car l'enfant fort et vigoureux doit être sevré avant celui qui est faible et

languissant , celui-ci ayant besoin plus long-temps du sein de sa mère. En général les femmes sont dans l'habitude d'allaiter l'enfant jusqu'au neuvième ou onzième mois , et elles ne peuvent guère cesser de le faire avant qu'il ait atteint cet âge. En prolongeant l'allaitement au-delà de ce terme , il y aurait un inconvénient ; car les auteurs s'accordent à dire que dans ce cas l'enfant est plus sujet aux scrophules , au rachitis , etc.

La méthode à employer pour sevrer est telle , qu'on ne doit pas le faire brusquement c'est-à-dire , en privant tout à coup l'enfant du sein ; mais on doit l'accoutumer peu à peu et par degrés à cette privation. *M. Alphonse Leroy* dit , avec raison « que le sevrage « ne doit être que la cessation d'un des alimens de l'enfant , et non « le changement de sa manière d'être nourri. »

Cette méthode réunit à l'avantage de soustraire plus facilement l'enfant à des causes morbifiques , celui de conserver la santé de la nourrice , parce que la sécrétion du lait , diminuant graduellement , ne se fait presque plus lorsque l'enfant a cessé de téter. La mère doit en cela suivre le précepte que donne *M. Gardien* à cet égard : « Dans la première semaine , la nourrice présente l'enfant « au sein une fois de moins par jour ; elle diminue encore la « semaine suivante de la même quantité , le nombre de fois qu'elle « allaitait chaque jour , et ainsi de suite chaque semaine , jusqu'à « ce que l'enfant ne tète plus qu'une fois par jour ; on le laisse « ensuite un jour , deux jours , et même trois jours sans téter , et « on finit par ne plus lui donner le mamelon. »

Après le sevrage , on doit rendre la nourriture de l'enfant plus fortifiante , en ayant soin de lui faire prendre plusieurs fois par jour du bouillon et des jus de viande. Si , à cette époque , il a quelques dents (et cela doit être) , on peut hasarder de lui donner un peu de viande , mais jamais avant ce temps. Ces besoins doivent toujours décider quelle est la quantité d'alimens qui lui convient , en faisant attention qu'elle doit augmenter avec l'âge.

Le régime que l'enfant doit suivre variera suivant qu'il est

bien portant ou atteint de maladie : celui-ci requiert principalement l'usage des bouillons , des suc de viandes , du bon vin et des toniques , tandis que pour l'autre on emploiera le régime végété-animal , qui est préférable à l'unique emploi des végétaux ; car ceux-ci étant plus difficiles à digérer que les substances animales , affaiblissent la faculté digestive des enfans ; leur action est modifiée par celle des alimens tirés du règne animal , et qui s'assimilent plus facilement à nos humeurs. J. J. Rousseau n'approuve pas cette méthode de nourrir l'enfant ; il croit qu'il a plus de préférence pour les végétaux que pour la viande , et qu'il doit éviter de faire usage de celle-ci , afin de ne pas ressembler à ceux qui en mangent , en changeant de mœurs et en devenant dur et cruel , de doux et humain qu'il aurait été ; car le régime influe sur le caractère , et les nations carnassières sont féroces et barbares. « Il « est certain , continue le célèbre auteur de l'Emile , que les grands « mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que « les autres hommes. Cette observation est de tous les lieux et de « tous les temps ; la barbarie anglaise est connue , les Gaures , au « contraire , sont les plus doux des hommes ; tous les sauvages « sont cruels , et leurs mœurs ne les portent pas à l'être ; cette « cruauté vient de leurs alimens.... Les grands scélérats s'endur-
« cissent au meurtre en buvant le sang. » D'après ce que vient de dire le philosophe de Genève , le régime de Pythagore paraîtrait le plus convenable , puisqu'il ne détruit pas et n'altère pas la douceur des mœurs ; aussi compte-t-il beaucoup de partisans qui prétendent , comme le dit *Tourtelle* , que l'homme a violé la nature en se nourrissant de la chair des animaux , lorsqu'il était destiné à ne faire usage que des alimens tirés de la classe des végétaux. Je ne partage pas l'avis des pythagoriciens , et je crois que la diète végété-animale est la plus avantageuse ; car tous les hommes sont portés naturellement à faire usage des alimens tirés des deux règnes ; pourquoi l'enfant dont la force digestive est plus faible que celle de l'homme devrait-il s'en priver ? Il est reconnu que la

diète végétale et la diète animale , séparées l'une de l'autre , donnent lieu à diverses incommodités , mais que , réunies , elles n'ont pas ce désavantage. D'ailleurs , si l'on examine la structure du canal digestif et la forme des dents de l'homme , on verra que celui-ci tient le milieu entre les carnivores et les herbivores , et que par conséquent l'homme peut faire usage des alimens tirés des deux règnes.

L'époque à laquelle la première pousse des dents se manifeste est souvent un moment critique pour l'enfant , en l'exposant à diverses maladies , telles que , diarrhées , coliques , convulsions , fièvres , etc. , qui deviennent funestes à un grand nombre d'entre eux. Ceux qui sont bien constitués résistent mieux à ces accidens que ceux qui sont valétudinaires. C'est ordinairement vers le septième mois , quelquefois plutôt , d'autres fois plus tard , que s'aperçoivent les signes de la première dentition , qui se reconnaissent à la tension des gencives , qui deviennent rouges et douloureuses ; l'enfant y porte sans cesse les doigts pour chercher à diminuer la douleur qu'il éprouve dans cette partie. On peut le soulager en mettant à la place de ses hochets un morceau de racine de guimauve miellée ou une croûte de pain : il ne tarde pas à les porter à la bouche , et à les presser contre les gencives ; cet effort semble lui faire oublier sa souffrance en émoussant la sensibilité. La chaleur de la bouche et la salivation sont augmentées ; l'enfant crie et s'agite ; il est souvent tourmenté de difficultés de respirer , d'une toux nerveuse qui ne cesse qu'après la dentition ; il est sujet à la constipation ou au dévoiement ; il éprouve des coliques ; son sommeil est interrompu par des soubresauts des tendons , etc.

Après l'apparition de tous ces signes , qui ne se manifestent pas chez tous les enfans , on voit sortir les deux dents incisives moyennes de la mâchoire inférieure : elles paraissent tantôt ensemble , tantôt séparément , et à une distance de temps plus ou moins considérable ; quelques jours après celles-ci , on voit pousser

les deux incisives moyennes de la mâchoire supérieure. Trois semaines ou un mois après, et même plus tard, les deux incisives latérales d'en bas se font jour; les semblables du haut ne tardent pas à les suivre. Après un laps de temps plus ou moins long, mais ordinairement à la fin de la première année, les quatre dents canines (angulaires) percent les gencives; ce sont celles de la mâchoire inférieure qui commencent. De dix-huit mois à deux ans, souvent plus tard, il sort à chaque mâchoire, et d'abord à l'inférieure, deux molaires, qui sont bientôt suivies par deux autres. A l'âge de cinq ans environ, mais toujours à une époque variable, il se manifeste à la mâchoire inférieure, puis à la supérieure, deux molaires qui complètent le nombre de vingt-quatre dents, appelées *dents de lait*, et qui tombent à l'âge de sept ans, à l'exception des quatre dernières molaires. Quelquefois la dentition commence par la mâchoire supérieure; mais le plus fréquemment elle s'exécute comme je viens de le dire.

Pendant la dentition, l'enfant ne doit pas être renfermé dans un appartement; le grand air lui convient et lui est nécessaire, pourvu que ses intempéries n'y mettent aucun obstacle. Le régime demande la plus grande attention, et doit être varié suivant la constitution de l'enfant. On peut lui donner des bains tièdes pour diminuer l'érythème général: ils sont très-utiles dans ce cas.

L'enfant parvenu à l'âge de trois ou quatre ans, s'il se porte bien, et s'il est doué d'une bonne constitution, peut faire usage de toutes sortes d'alimens végétaux, et d'une plus grande quantité de viande; cependant il faut que ces alimens soient donnés d'une main qui, sans être avare, n'en soit pas prodigue, afin d'éviter diverses incommodités. L'appétit est ordinairement très-développé chez l'enfant: il a besoin de manger souvent et peu à la fois; il supporte difficilement l'abstinence, comme le dit *Hippocrate*, (sect. 1.^{re}, aph. 13): *Senes facillimè jejunium ferunt, secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores.*

Les fruits bien mûrs conviennent à l'enfant ; il les recherche et les préfère souvent à une autre substance. Il faut que la mère les lui donne elle-même, afin qu'elle soit sûre qu'ils sont bons, et qu'elle fasse ensorte qu'il n'en mange pas trop, ce qui pourrait l'incommoder, surtout s'ils étaient verts. Le régime de l'enfant doit être extrêmement simple et varié ; on ne doit jamais l'assujettir à un seul genre d'alimens ; il en éprouverait bientôt des dégoûts. La boisson la plus ordinaire à l'enfant doit être celle de l'eau ; elle paraît lui être indiquée par la nature, comme étant la plus convenable ; mais on peut y mêler un peu de bon vin vieux, et jamais ne donner celui-ci pur, ou employer les liqueurs alcooliques, le café, etc. A cet âge, les excitans sont nuisibles, et même dangereux, en produisant un trop prompt développement des organes, qui restent imparfaits. « Ils produisent, dit *Tourtelles*, l'effet d'une serre « chaude, qui fait naître des fleurs et des fruits au milieu de l'hiver, « mais qui fait bientôt périr l'arbre ou la plante qui les porte ; « car la durée de la vie est en raison du temps que le corps met « à croître ; ensorte qu'elle est d'autant plus courte, que la crue « se fait plus promptement et d'une manière incomplète. »

Il convient mieux d'élever l'enfant à la campagne qu'à la ville ; là il jouit de tous les avantages que lui procurent la sérénité de l'air et la tranquillité d'âme des bons villageois ; tandis qu'à la ville, l'air qu'il y respire est sans cesse vicié par toutes les émanations qui s'exhalent du corps de ceux qui l'habitent, et qui sont autant de germes qui peuvent donner lieu à des maladies. « Les « hommes, dit *Rousseau*, ne sont pas faits pour être entassés en « fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. « Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du « corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infailible effet de ce « concours trop nombreux. »

Il est utile et essentiel que l'enfant s'accoutume de bonne heure à une vie dure et active ; on doit même quelquefois lui faire connaître les privations et lui faire éprouver les sensations de la soif,

de la faim et surtout de la fatigue, après un exercice prolongé. On est sûr par-là de fortifier son corps et de conserver sa santé; tandis qu'on l'énerve, et qu'on le fait même souvent périr par une vie molle et efféminée.

Les évacuations alvines et les autres excréctions méritent la plus grande attention de la part de la mère; il faut toujours qu'elles soient entretenues avec liberté; car si leur cours n'était pas régulier et facile, la santé de l'enfant en souffrirait.

Le sommeil est indispensable à l'enfant; sa durée est d'autant plus grande, que celui-ci est plus près de sa naissance. A cette époque de la vie, l'enfant ne semble se réveiller que pour manifester quelques besoins, et il s'endort aussitôt qu'ils ont été satisfaits; son sommeil est presque continuel. Cet état est sans doute entretenu par la grande activité dont jouissent ses fonctions assimilatrices, ou, comme le dit M. le professeur *Richerand*, peut-être même par l'habitude qu'il a du sommeil, puisque cet état est celui dans lequel il a passé les neuf premiers mois de sa vie. Le sommeil aide la digestion et la nutrition.

Le besoin de dormir et de rester au lit, que l'enfant éprouve d'abord, diminue à mesure qu'il avance en âge; la durée du sommeil diminue même naturellement. On doit faire ensorte que l'enfant dorme plutôt la nuit que le jour; ce temps est plus favorable.

L'enfant trouve le sommeil partout, lorsqu'il a envie de dormir: cependant il doit s'y livrer dans une chambre éloignée du grand bruit, bien aérée, spacieuse, et où l'air puisse circuler librement, d'une température modérée; et même je préférerais qu'elle fût un peu froide que trop chaude. Son lit doit être un grand berceau, sur lequel il puisse reposer sans danger; il doit être garni d'un matelas de crin, qui est préférable à la plume; car celle-ci produit les mêmes effets que le grand nombre de couvertures dont ordinairement on couvre l'enfant, ce qui excite des sueurs abondantes, lorsqu'il n'a besoin pour être vigoureux que d'une douce trans-

piration. « S'accoutumer à être mal couché est le moyen de ne
 « plus trouver de mauvais lits ; les gens élevés trop délicatement ne
 « trouvent plus le sommeil que sur le duvet ; les gens accoutumés
 « à dormir sur des planches le trouvent partout. Le meilleur lit
 « est celui qui procure un meilleur sommeil. » (J. J. Rousseau.)

Le lit de l'enfant sera placé devant et en face d'une croisée , afin qu'il reçoive directement l'impression de la lumière : on évitera qu'elle ne vienne obliquement ou latéralement ; le désir qu'a l'enfant de porter ses regards du côté le plus éclairé pourrait lui occasionner le strabisme, affection sinon dangereuse, du moins très-désagréable, et que l'on prévient par une position convenable du lit, et en ayant soin de présenter directement les objets qui servent à l'amuser.

Pour faire dormir l'enfant , on est dans l'habitude de le bercer , et *Tourtelle* dit que cet usage est utile , en procurant des secousses modérées de toutes les parties , qui font nécessairement sur les organes une impression salutaire : il ajoute de plus que le bercer est un puissant moyen de distraire l'enfant qui souffre. Je suis loin de partager son avis , et je crois au contraire qu'il est dangereux de le faire ; à cette époque , où les organes de l'enfant sont si délicats , que les secousses souvent très-rudes que certaines nourrices lui font éprouver l'étourdissent et déterminent à la tête une plus grande quantité de sang qui se porte au cerveau , et qui peut le mettre dans un état comateux , ou même apoplectique , d'où il est quelquefois difficile de le tirer. Le bercer peut en outre causer des vomissemens et déranger la digestion ; d'ailleurs , quand il n'exposerait pas l'enfant à tous ces inconvéniens , il aurait toujours le désavantage de l'habituer à ne s'endormir que par ce moyen , ce qui deviendrait très-ennuyeux et gênant pour la nourrice. Il vaut mieux l'endormir en lui parlant ou en chantant : « parlez tant , qu'il soit forcé de se taire , et bientôt il dormira. » (J. J. Rousseau.)

On a coutumè de coucher l'enfant sur le dos , la face tournée

en haut ; on a tort, surtout au moment de la naissance, où souvent il a la bouche pleine de mucosités et de glaires qu'il ne peut expulser dans cette situation ; il vaut mieux le coucher sur le côté, la tête un peu élevée, les jambes et les bras dans une légère flexion. De cette manière les glaires s'écoulent plus facilement, et cette position est la plus naturelle. Lorsque l'enfant dort peu de temps après avoir mangé, il est à propos qu'il soit couché sur le côté droit ; car, dans le cas contraire, le foie appuie sur l'estomac, et empêche que la digestion ne s'opère aussi promptement, en retardant le passage des alimens de l'estomac dans le duodénum.

Pour que l'enfant puisse mieux goûter les douceurs du sommeil, il faut que la lumière ne soit pas trop vive, le grand jour le fatigue ; on doit couvrir le berceau avec un rideau clair. Il faut s'abstenir de le réveiller brusquement et en sursaut ; on doit prendre des précautions et l'habituer peu à peu au bruit.

Les exercices sont nécessaires à l'enfant : ils sont un sûr moyen de conserver sa santé et d'augmenter sa force ; on ne doit donc pas l'en priver, et faire plutôt en sorte qu'il s'exerce le plus souvent qu'il le pourra. Lorsque l'enfant ne marche pas, on doit le laisser s'agiter sur son lit, ou sur un simple tapis, le laisser se rouler dans la chambre, ses membres ne tarderont pas à se développer et à s'accroître ; mais en attendant qu'ils aient assez de force pour le soutenir, on ne doit pas négliger de le porter au bras et en plein air ; la mère ou la nourrice auront soin de le changer fréquemment de bras, précaution indispensable, afin qu'il ne s'habitue pas à se pencher plus souvent d'un côté que de l'autre, ce qui pourrait causer une difformité à la colonne vertébrale. Celle qui le porte doit aussi mettre toute son attention à ce qu'il soit bien assis dans cette position.

L'époque à laquelle on doit commencer à apprendre à marcher à l'enfant ne peut pas être précisément indiquée. C'est ordinairement à l'âge de huit ou dix mois, lorsqu'on présume que les

extrémités inférieures peuvent le soutenir, que l'on prend ce soin. Les lisières dont a coutume d'entourer l'enfant au moment où on l'exerce à marcher sont d'un usage dangereux ; car celles qui passent sur la poitrine pour aller s'attacher derrière la compriment et gênent la respiration ; celles qui n'entourent que les épaules sont également nuisibles , parce que , quand on veut soutenir l'enfant debout , celui-ci étant encore dans un état de faiblesse très-grande , on ne peut y parvenir qu'en tendant fortement les lisières qui élèvent les épaules et qui peuvent comprimer l'artère axillaire , et suspendre la circulation dans les membres supérieurs ; elles ont en outre un autre désagrément, qui est de porter en haut les épaules, qui conservent cette position après une action long-temps continuée : on doit donc renoncer à leur usage ; il est préférable de tenir l'enfant par la main , et il faut avoir soin de ne pas toujours donner la même, afin d'éviter de lui faire prendre l'habitude de se servir plutôt de l'une que de l'autre.

Lorsque l'enfant marche seul , on lui couvre la tête d'un bourrelet , pour le garantir des chutes auxquelles il est exposé : cette méthode est avantageuse , si le bourrelet est assez bourré pour garantir le nez ; il faut faire en sorte qu'il ne soit pas trop lourd pour fatiguer l'enfant. Aussitôt qu'il peut marcher, il faut le laisser se livrer aux mouvemens , et multiplier ses exercices en augmentant ses jeux et ses amusemens , qui doivent , autant que possible , être pris en plein air , quand bien même il ferait un peu froid : l'enfant doit endurcir son corps par l'exercice ; en s'exposant aux intempéries de l'air et des saisons , il est sûr de bien se porter. Les exercices les plus nécessaires sont ceux qui donnent le plus de force et d'agilité , en exerçant par un mouvement répété les muscles du corps et des membres, qui ne tardent pas à prendre de la vigueur et de la souplesse. Il faut éviter qu'il ne s'y livre avec excès ; loin d'obtenir l'effet que l'on attend , on occasionnerait l'épuisement de ses forces , qui pourrait lui causer des maladies graves.

La promenade à pied, en voiture, la course, la lutte, le saut,

le volant, etc., sont les exercices les plus avantageux ; on ne doit pas oublier la danse pour les petites filles , dont l'éducation à cet âge de l'enfance diffère si peu de celle des garçons , qu'elles doivent partager leurs jeux. Ce n'est qu'à une époque plus avancée qu'on doit différencier leurs amusemens ; je n'en parlerai pas, ce serait m'éloigner du plan que je me suis tracé.

Ces exercices étaient en usage chez les Grecs et les Romains, qui étaient persuadés qu'à mesure que le corps prend de la vigueur et de la force l'âme acquiert de l'énergie. C'est avec raison que *Celse*, convaincu de cette vérité , a dit (lib. 1, cap. 1, sect. 1) : *Hunc oportet varium habere genus vitæ ; modò ruri esse , modò in urbe , sæpiùsque in agro..... quiescere interdùm , sed frequentius se exercere , siquidem ignavia corpus hebetat , labor firmat ; illa maturam senectutem , hic longam adolescentiam reddit*. L'enfant doit éviter de prendre un exercice fatigant aussitôt après avoir mangé ; il doit attendre quelques instans avant de s'y livrer , et toujours le faire avec modération.

Les lotions sont de la plus grande utilité à l'enfant , surtout lorsqu'il est sali par ses excréments ; la nourrice ne doit pas se borner à enlever ceux-ci avec une partie de la couche ; il faut qu'elle le lave avec une infusion de plantes aromatiques ou de l'eau légèrement chaude, dans laquelle elle a mis un peu de vin , afin de la rendre tonique, pour raffermir la peau , disposée à s'enflammer par le séjour plus ou moins prolongé des excréments. La nourrice changera son enfant chaque fois que le besoin l'exigera ; elle ne doit pas appréhender la peine qu'elle se donne ; elle en sera bien payée par la jouissance qu'elle éprouvera en voyant son élève fort et robuste. Elle lavera également deux ou trois fois par jour les parties de son nourrisson exposées à l'air , telles que la tête, le visage, le cou, les mains ; l'enfant en retirera de grands avantages par la facilité avec laquelle se fera la transpiration insensible , et dont la suppression peut donner lieu à beaucoup de maladies.

Les bains sont aussi indispensables à l'enfant que les lotions , afin d'entretenir la propreté , dont il a si grand besoin pour la conservation de sa santé. Tous les auteurs en reconnaissent l'utilité et les avantages ; mais ils ne sont pas d'accord sur la manière de les employer. Plusieurs , avec J. J. Rousseau , prétendent que le bain froid est le plus convenable pour fortifier le corps ; ils donnent pour exemple les peuples septentrionaux , qui ont pour usage de plonger leurs enfans dans les eaux glacées des fleuves aussitôt qu'ils sont sortis du sein de leurs mères , et qui sont tous forts et vigoureux. D'autres médecins au contraire croient que la chaleur est utile et nécessaire à l'enfant qui vient de naître , et que le bain tiède seul lui convient. Je partage entièrement leur opinion ; car je pense qu'un changement brusque dans la température ne peut être que nuisible à l'enfant , et d'autant plus dangereux , que celui-ci est plus faible , en déterminant une trop forte congestion du sang au cerveau. Pendant un temps , la méthode d'élever les enfans comme le veut l'auteur de l'Emile , était très en usage ; mais maintenant elle voit chaque jour diminuer le nombre de ses partisans , qui reviennent de leur erreur. Cette pratique peut être utile dans les contrées boréales ; mais je crois que , dans nos climats , elle serait nuisible au moment de la naissance. A cette époque , les bains tièdes sont préférables ; mais , dans un âge un peu plus avancé , lorsque le corps a pris un peu de vigueur , on peut tirer un grand avantage de l'emploi du bain froid donné à un individu d'une forte constitution , et , en ne le faisant prendre que par gradation , il fortifie le corps en donnant du ton aux parties ; mais pour l'employer , il faut diminuer insensiblement la température du bain tiède , et finir par le donner à la glace , en observant surtout la constitution de celui à qui on le donne. L'enfant d'une bonne santé le supportera aisément alors , tandis que celui qui est valétudinaire ne demande le plus souvent que des bains chauds. Le bain tiède convient beaucoup à l'époque de la dentition , en assouplissant la peau , et diminuant l'éréthisme général qui se manifeste souvent pendant ce temps.

Le bain que l'enfant prend dans un fleuve dont le cours n'est pas trop rapide est plus salulaire que celui qu'on lui donne dans une baignoire , quoique d'une température égale , en ce que , dans le premier , il jouit de l'avantage d'être sans cesse touché par une nouvelle quantité d'eau , et qui lui fait éprouver une percussion d'autant plus forte , que le cours de l'eau est plus grand ; ce qui procure une espèce d'oscillations dans tous les muscles et les organes , qui par-là acquièrent plus de force. Ce bain possède en outre l'avantage de mieux nettoyer la peau. Le bain froid ne convient qu'à celui qui est fort et vigoureux , et qui ne sent pas , en y entrant , un sentiment pénible d'oppression ; les autres enfans doivent s'en abstenir , et tous ne doivent se baigner que quelques heures après le repas.

Si les lotions et les bains sont d'un grand secours à l'enfant , les frictions bien dirigées ne lui sont pas moins nécessaires , en le préservant de plusieurs maladies , et en entretenant la liberté de la circulation. Les frictions sèches , faites sur la peau , sont très-avantageuses pour prévenir l'atonie , et augmenter la force des organes. « La sympathie , dit M. Gardien , qui existe entre la peau « et les organes intérieurs ne permet pas de douter que les fric-
« tions , en augmentant l'action tonique des vaisseaux superficiels ,
« ne déterminent en même temps un surcroît d'activité dans ceux
« qui sont situés profondément. »

Les frictions conviennent surtout lorsque l'enfant ne peut prendre l'exercice convenable à sa santé ; elles sont très-utiles lorsqu'il ne marche pas : elles se font avec la main , un linge , une flanelle , tantôt froids , tantôt chauds , une éponge , et même une brosse molle ; quelquefois on trempe les linges ou l'éponge dans quelque infusion médicamenteuse , suivant le cas qui l'exige. La durée des frictions varie par rapport à la constitution de l'enfant , et à la maladie dont il peut être atteint. Chez celui qui est faible , elles doivent être courtes et répétées plus souvent. Elles conviennent beaucoup dans un temps humide , où la transpiration est souvent

dérangée. L'endroit dans lequel on pratique les frictions doit être d'une température douce ; les frictions sèches , faites avec soin et avec un linge chaud sur la tête de l'enfant , sont très-utiles lorsque celle-ci a été lavée.

De l'Éducation morale.

Après avoir tracé la conduite qui m'a paru la plus avantageuse à suivre dans l'éducation physique de l'enfant , je vais essayer de faire connaître les causes qui influent sur le moral , et auxquelles on doit porter la plus grande attention pour diriger les affections de l'âme , en faisant naître chez l'enfant les qualités si importantes à son bonheur , en le mettant à même de vivre avec ses semblables , et de s'attirer leur bienveillance et leur considération en leur devenant utile. On doit s'occuper de bonne heure à former son esprit , à modérer ou à bien diriger les passions propres à cet âge. Celui qui peut les maîtriser s'épargnera bien des maux , qui altèrent souvent la santé de celui qui n'en a pas la force.

Jusqu'à ce que l'enfant soit parvenu à l'âge où il indique , par ses petits gestes ou ses regards , qu'il entend ce qu'on lui dit , on ne doit s'occuper que de son éducation physique ; mais à cette époque , les soins doivent augmenter , car on ne peut commencer trop tôt à plier son esprit aux impressions qu'on veut lui donner. C'est en perfectionnant ses sens et en augmentant ses sensations que doit commencer l'éducation morale de l'enfant ; on est sûr de développer ses facultés intellectuelles à mesure que ses sensations augmenteront , puisque , comme le dit *Condillac* , les premières idées viennent immédiatement des sens , et que *Locke* appelle *idée* tout objet qui occupe l'esprit lorsqu'il pense. En effet , les sens , frappés par l'impression que leur procure un corps quelconque , font naître une sensation à la partie qui a éprouvé cette impression ; cette sensation est transmise au cerveau par le moyen des nerfs ; et l'impression qu'il en ressent s'appelle *perception*. Si cette per-

ception continue , quoiqu'on n'éprouve plus le contact du corps qui a produit la sensation , ou qu'on ne le voie plus , elle prend le nom d'*idée* , qui est par conséquent la représentation d'un objet dans l'esprit. On voit donc que , si les sensations augmentent , le nombre des idées devra nécessairement s'accroître. On doit surtout s'attacher à perfectionner les sens du toucher et de la vue ; ce sont ceux qui font naître le plus d'impressions ; les autres sens ne se développent que plus tard.

Les premières sensations de l'enfance sont seulement affectives , et ce n'est qu'avec beaucoup de temps , dit *J. J. Rousseau* , « que les enfans se forment peu à peu les sensations représentatives , « qui leur montrent les objet hors d'eux-mêmes. » Au moment de la naissance , l'enfant ne semble être impressionnable qu'à la douleur ; mais , vers le quarantième jour , il commence à rire à la personne qui lui sourit ; « et c'est de ce moment , dit *M. Gardien* , « que commence sa vie morale. » Lorsqu'il acquiert la connaissance des objets qui l'entourent , on doit mettre la plus grande attention dans leur choix , et faire ensorte de les renouveler souvent , dût-on lui montrer des objets hideux ; car chaque chose nouvelle l'intéresse. Il faut que peu à peu il s'habitue à tout voir et à tout manier ; de cette manière il ne sera pas saisi de crainte et d'effroi à la vue d'un objet dégoûtant , et capable d'effrayer , sans cette précaution. Il doit aussi s'accoutumer à rester seul dans l'obscurité ; et la peur , cette passion si dangereuse par ses effets , n'aura aucune prise sur lui.

L'habitude où sont les nourrices et les gouvernantes , lorsque l'enfant a atteint un âge un peu plus avancé , de lui parler de sorciers , de revenans , etc. , est aussi mauvaise et aussi dangereuse que celle qu'elles ont de le menacer qu'une bête , que le diable , ou quelque autre monstre va l'emporter , s'il ne vient promptement à elles , ou s'il ne cesse de crier. Loin d'employer ces moyens , qui le rendent timide , on relevera son courage indécis en lui faisant connaître , lorsqu'il pourra comprendre ce qu'on lui dit , l'absurdité

de tous ces contes , et en ne se laissant jamais aller à la frayeur. Devant lui on sera toujours calme , même au milieu du danger. On emploiera pour le tranquilliser une voix douce et pleine d'assurance , qui l'encouragera , et produira l'effet que l'on attend , surtout si on a la précaution de ne jamais paraître alarmé devant lui.

Le père et la mère , en gâtant leur enfant , loin de le rendre heureux , mettent un obstacle bien grand à son bonheur , en l'acoutumant à obtenir ce qu'il veut et à faire ce qu'il désire , dans la crainte de voir couler ses larmes. Par-là il devient impérieux et opiniâtre dans ses désirs , qui prendront toujours une étendue nouvelle , et que tôt ou tard on sera dans l'impossibilité de satisfaire ; il contracte de mauvaises habitudes. On ne doit pas céder à ses pleurs , lorsqu'il les emploie pour obtenir ce qu'il demande , à moins que ce ne soit le besoin qui les fasse couler. On s'attachera donc à corriger ses fantaisies , et à résister à ses cris , en ne lui accordant pas ce qu'une fois on lui aura refusé ; car il arrive qu'étant habitué à ce refus , il n'insistera plus , et ne sera pas exposé aux accès de colère qu'éprouvent ceux qui font jouer cette passion pour qu'on s'empresse de les satisfaire. La colère , par sa violence , peut leur être très-dangereuse , en les exposant à périr apoplectiques au milieu d'un accès ; et si elle n'a pas toujours une terminaison aussi funeste , elle donne ordinairement , lorsqu'elle est fréquemment répétée , un air dur et méchant au visage de l'enfant. On doit éviter qu'il ne s'y livre , d'après ce que je viens de dire , et faire en sorte que sa physionomie , qui doit être agréable , ne soit pas altérée par les impressions que l'enfant éprouve. Lorsqu'on lui refuse une chose qu'il demande , on a tort , comme le font certaines gens , de lui en présenter une autre pour lui faire perdre le souvenir de celle qu'il souhaite ; loin de diminuer ses désirs , on ne fait que les augmenter.

L'enfant qui commence à parler n'a pas de plus grand plaisir que de s'exercer à répéter ce qu'il entend dire. Il est donc bien important que la décence et l'honnêteté règnent dans les paroles de

ceux qui l'entourent , et dans tout ce qu'on lui apprend. Personne n'ignore combien sont profondes nos premières impulsions , et combien il est quelquefois difficile de les déraciner. On ne doit jamais le maltraiter et lui parler durement , mais toujours avec bonté. Il vaut mieux être son ami que son maître , et plutôt employer la persuasion que la crainte , afin de le rendre sage et vertueux par inclination , en étouffant le germe de la passion naissante , ou en le dirigeant bien. Si l'on est forcé de corriger l'enfant , il faut lui imposer , à la place des mauvais traitemens , la privation de quelques-uns de ses amusemens , ou des objets qui lui plaisent le plus ; de cette manière on obtiendra ce qu'on désire. Il est essentiel de ne laisser contracter à l'enfant que le moins d'habitudes possibles , afin qu'il puisse se plier plus aisément à tout changement , pourvu qu'il ne soit pas trop brusque. C'est dans l'enfance surtout qu'il peut s'y habituer le plus facilement ; à cet âge de la vie , son corps et son esprit se plient à tout : il n'en est pas de même dans un âge beaucoup plus avancé.

De l'admiration que procure à l'enfant l'impression de tout ce qui l'entoure naît la curiosité , qui ne peut être satisfaite en tous les points. On est quelquefois obligé d'éluder ; mais quand on se décide à répondre à ses questions , « il faut le faire , dit *J. J. Rousseau* , avec « la plus grande simplicité , sans mystère , sans embarras , sans sourire. Il y a beaucoup moins de danger à satisfaire la curiosité « de l'enfant qu'à l'exciter. Que vos réponses soient toujours « graves , courtes , décidées , et sans jamais paraître hésiter. Je n'ai « pas besoin d'ajouter qu'elles soient vraies. » Lorsque la curiosité de l'enfant est bien dirigée , elle devient la source de ses connaissances.

Lorsque , sans cause connue , l'enfant devient maigre , triste , rêveur , mélancolique , on doit présumer qu'il est atteint de jalousie , qui se manifeste souvent à cet âge ; et en examinant l'enfant , on s'aperçoit promptement de la vérité. On ne doit cependant pas toujours croire que l'enfant est tourmenté de cette passion lorsqu'il

maigrit et qu'il est triste ; car cet état est souvent dû à une maladie dont on ne connaît pas la cause , et que l'on ne manque pas d'assigner à la jalousie. Cette passion naît le plus ordinairement de ce que l'on prodigue plus de caresses à quelque autre enfant qu'à lui-même. Pour remédier au mal qui le dévore et le mine en silence, on doit lui faire plus d'amitié , et diminuer devant lui les caresses que l'on donne à ses frères ; il ne tardera pas à reprendre sa gaiété naturelle ; ses yeux seront plus calmes et moins inquiets , et il reviendra comme il était avant que ce poison ait pénétré dans son âme.

La gourmandise est encore une passion favorite de l'enfance ; elle donne naissance à un grand nombre de maladies ; car l'estomac étant surchargé d'alimens difficiles à digérer, n'exécute ses fonctions qu'imparfaitement : les digestions sont pénibles , et la nutrition est lésée , ce qui ne peut avoir lieu sans altérer la santé. Il faut donc se mettre en garde contre cette passion , et ne donner à l'enfant que des alimens bien préparés , et distribués par une main sage et prudente.

La tristesse et l'ennui ne sont pas naturels à l'enfant. Il n'en est pas de même de la joie et de la gaiété ; celles-ci dérident le front , tandis que les autres le plissent d'une manière désagréable, et changent la physionomie , que l'on doit prendre soin de former de bonne heure , en éloignant toutes les passions qui laissent des traces trop profondes sur la figure de l'enfant. On réussira à les écarter par une éducation morale bien dirigée.

Un usage généralement répandu dans l'éducation morale de l'enfant , et que je ne puis m'empêcher de blâmer , est de l'assujettir à un travail au-dessus de ses forces , d'exiger de lui une application trop forte et trop long-temps soutenue , et de vouloir le faire raisonner presque aussitôt qu'il sait parler. On oublie, dans ce cas , que l'éducation de la première et de la seconde enfance consiste dans la perfection des sens et la culture de la mémoire , et que , quand on veut tirer de lui des raisonnemens , on demande une

chose impossible ; car pour raisonner , il faut pouvoir juger , puisque le raisonnement n'est qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres. Le jugement , à son tour , se forme de l'imagination , qui , comme le dit M. le professeur *Richerand* , jouit du pouvoir de se représenter les idées avec toutes leurs liaisons et tous les accessoires qui les accompagnent ; ce qui la différencie de la mémoire , qui nous donne seulement l'idée de l'objet de la sensation avec quelques-unes de ses qualités.

Il faut donc aller du simple au composé , de ce qui est facile à ce qui ne l'est pas , et ne pas fatiguer l'enfant de choses qu'il ne peut entendre.

Lorsque l'éducation des sens est achevée , celle de la mémoire vient la remplacer ; et je crois que l'on peut commencer à la cultiver dès l'âge de cinq ou six ans , en apprenant à lire à l'enfant ; mais on doit toujours éviter la longueur de l'application , qui , en affaiblissant le corps , énerve l'âme. Il vaut mieux qu'il étudie un peu plus chaque jour à mesure que le corps s'accroît et prend de la force , que de rester plusieurs heures attaché au travail. « On ne doit pas , dit l'auteur de l'*Émile* , former l'esprit aux dépens du corps ; et l'intention de la nature est que celui-ci se fortifie avant que l'esprit s'exerce. » Les auteurs citent plusieurs exemples d'enfans que des études précoces ou forcées ont rendus épileptiques et imbécilles. On doit donc attendre que le corps ait acquis assez de force pour livrer l'enfant à l'étude des sciences abstraites. On ne devrait pas , d'après *Tourtelle* , envoyer l'enfant aux écoles avant dix à douze ans , et ses premières études doivent avoir pour objet les choses qui exercent la mémoire , la méditation et la réflexion appartenant à un âge plus avancé.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Quæ crescunt, plurimùm habent calidi innati; plurimo igitur egent alimento; sin minùs, corpus consumitur; senibus autem paucus calor: propterea paucis fomitibus indigent, à multis enim extinguitur. Idcirco etiam febres senibus non similiter acutæ; frigidum enim est corpus. *Sect. 1, aph. 14.*

I I.

Ubi fames, non oportet laborare. *Sect. 2, aph. 16.*

III.

Paulò deterior et potus et cibus, jucundior autem eligendus potiùs quàm meliores quidem, sed ingratiore. *Ibid., aph. 38.*

I V.

In omni corporis motu, quandò dolere cœperit, interquiescere statim lassitudinem curat. *Ibid., aph. 48.*

V.

A multo tempore consueta etiãsi fuerint deteriora insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad insolita mutare. *Ibid., aph. 50.*

